

Le Suicide chez l'Enfant et l'Adolescent

La proportion des suicides dans le jeune âge et l'adolescence a augmenté, depuis ces dernières années, dans des proportions inquiétantes. Est-ce que notre race dégénère, ou est-ce que le progrès même de notre civilisation, par le surmenage auquel il les soumet, détraque les jeunes cervelles ?

Une jeune gouvernante allemande, d'une vingtaine d'années, mais qui en paraît bien quinze, entre à mon service au mois de juin dernier. Elle a pour mission de s'occuper de mes deux enfants, une fillette de onze ans et un petit garçon de sept, et elle s'en acquitte parfaitement.

Chacun, dans la maison, rend hommage aux qualités de cette jeune personne qui s'efforce de se rendre agréable à tous. Elle y réussit parfaitement ; mais bien qu'elle répétait à ses parents, dans chacune de ses lettres, qu'elle était très heureuse, on sentait que cette gaieté était toute de surface et qu'elle cachait, en réalité, un chagrin mortel. En vain son activité fébrile cherche-t-elle dans le travail un remède à la nostalgie, dont elle s'efforce de ne rien laisser paraître ; un jour, ne recevant pas de lettre de sa famille, elle nous déclare, en pleurant, qu'elle veut retourner sur le champ dans son pays. Mais, d'un caractère indécis, elle hésite à faire part à ses parents de son désir. Que dirait-on, en effet, si elle rentrait après quatre mois, alors qu'elle était partie pour une année au moins ?

C'était le 2 octobre. Le lendemain, après une nuit sans doute d'agitation, elle se lève de très grand matin et entre, en coup de vent, dans la chambre des enfants. Elle se tient la poitrine, comme sous le coup d'une angoisse violente, elle a la tête en feu ; son visage exprime l'effroi ; pourtant, peu à peu, elle se calme, et jusqu'au 6 octobre, la pauvre fille jouit d'une tranquillité relative. Mais ce paroxysme est suivi d'un autre le 7 octobre.

Dès le matin de ce jour elle se lève, toute fatiguée ; on devine qu'elle a encore passé une mauvaise nuit ; elle avoue qu'elle n'a pas pu dormir ; ce jour-là elle n'a plus aucun entrain pour le travail, et elle erre dans la maison comme sous le coup d'une grande préoccupation. Soudain elle semble sortir d'un rêve, est prise d'une crise d'angoisse, se jette au pied des enfants étonnés et leur demande pardon, on ne sait de quoi. Puis elle sort comme accablée de cet effort. Ni l'intérêt, ni l'affection qu'on lui témoigne ne parviennent à tirer la pauvre fille de sa tristesse. Il est impossible de fixer son attention, tant elle semble dominée par une secrète obsession ; elle mange à peine et par obéissance, machinalement, presque sans s'en douter. Le soir, contrairement à son habitude, elle se retire de bonne heure dans sa chambre et refuse d'embrasser les enfants, qui s'étonnent et lui en demandent la raison. "Je suis trop méchante, trop indigne ; je sens que je vais faire de la peine à tout le monde et briser le cœur de mon père."

Que se passe-t-il la nuit dans son cerveau ? Sans doute, une lutte où son cerveau a sombré en fin de compte, car le matin, à 6 heures, elle se précipite, du haut du toit, où cependant elle n'a pu parvenir qu'après de grands efforts, dans la cour où elle se tue sur le coup.

On n'a pas trouvé un seul mot d'elle qui pût fixer les idées sur les motifs de sa fatale détermination. Il est probable que l'idée de suicide qui hantait son esprit s'est transformée sous le coup d'un dernier paroxysme en une impulsion soudaine et irrésistible. Il a fallu l'arrivée à Paris de sa famille pour que nous apprissions que dès l'âge le plus tendre cette jeune personne était impressionnable, nerveuse, mais réservée, naturellement triste et mélancolique plutôt que gaie, sentimentale, rêveuse, indécise et sans volonté.

Dans une thèse récente, je relève une observation d'obsessions et impulsions au suicide chez un enfant de onze ans. Cet enfant est représenté comme se mettant en colère pour des motifs futiles dès l'âge de trois ans. Il se cogne la tête contre les murs, contre le plancher, se faisant saigner le nez, etc. A quatre ans il dit qu'il entend dans sa tête des paroles comme celles-ci : "Tue-toi donc ! Prends donc toute ta potion ! Jette-toi donc par la fenêtre ! Prends de l'eau de rouille ! L'accès de colère dure environ une demi-heure, la mélancolie consécutive deux heures. Dans cet état, il pleure alors beaucoup, ne demande que la mort ; s'il avait un instrument sous la main, il se tiorait. Il fit, en effet, plusieurs tentatives de suicide : se passa une fois autour du cou plusieurs tours de corde, une autre fois on le rattrapa au moment où il s'élançait par la fenêtre. En général, il se rappelait très bien tout ce qu'il disait et faisait dans ces moments-là, et si sa mère lui en demandait la raison, il répondait qu'il ne pouvait pas s'en empêcher ; il le regrettait, pleurait, disant qu'il aimait bien sa mère. Il ajoutait : "Ce n'est pas ma faute ! ça me pousse ! je ne peux pas me retenir ! je ne sais pas ce que je fais !" Parfois il ne se rappelait pas les choses qu'il avait pu faire dans ces moments-là ; il s'obstinait à les nier énergiquement, et cependant il n'était pas menteur. Il ne se rappelait ni les injures, ni les coups donnés à ses parents, et si on lui racontait ce qu'il avait fait : "Ce n'est pas vrai !" disait-il. Dans cet état, il prend en grippe sa petite sœur qu'il aime beaucoup d'habitude et la frappe aussi bien que ses parents.

Il présente des hallucinations ; il ne peut rester sans lumière ; dès qu'il est dans la nuit, il a des visions que le jour fait disparaître. Ce sont des hommes, ou le plus souvent de grosses bêtes à huit pattes, toutes grises, etc., etc. Ces hallucinations l'effrayent ; alors il crie de peur.

En s'endormant, parfois, il se réveille en sursaut, en criant d'effroi, disant qu'il vient de voir d'horribles choses, il s'est senti tomber par la fenêtre, dans les abîmes, de grands trous ; puis, voyant la lumière, il se calme vite. Cela lui arrive jusqu'à deux ou trois fois par nuit.

Il entre à Sainte-Anne avec le certificat suivant : "Débilité mentale. — Hallucinations pénibles. — Obsessions et impulsions au suicide."

A son entrée il présente des hallucinations de l'ouïe : il entend une grosse voix d'homme qui lui dit : "Tue-toi, plonge-toi ce couteau dans la poitrine, jette-toi par la fenêtre, etc." Il entend ces voix par les deux oreilles, et s'il se bouche les oreilles, les hallucinations sont encore plus fortes. Il a aussi des hallucinations de l'odorat, et il raconte qu'il a fait plusieurs tentatives de suicide ; elles survenaient après ses grandes colères, obsédé qu'il était par les voix qu'il entendait. Il voulait se jeter par la fenêtre, mais il ne pensait pas au mal qu'il pouvait se faire ni au chagrin qu'il aurait fait à sa mère, et puis c'était plus fort que lui, il ne pouvait pas se retenir.

A peine couché, il voit des monstres roulant des yeux rouges, des flammes sortant de leurs bouches, qui se jettent sur lui ; des bêtes qui sortent de derrière son lit en grandissant et en s'approchant de lui. Il pousse un cri effroyable et ne se calme que lorsqu'il voit la lumière. Alors les visions disparaissent peu à peu. Ces hallucinations de la vue sont toujours nocturnes ; quelquefois elles sont précédées, accompagnées et suivies des hallucinations de l'ouïe, de l'odorat, du goût et de troubles de la sensibilité générale, picotements, démangeaisons, sensation de boule hystérique que l'enfant décrit très bien. Les insomnies sont fréquentes.

A ces phénomènes hallucinatoires, se joint un fond de mélancolie ; il est toujours triste, il a des idées noires ; il pense à sa mère et croit qu'elle va tomber malade et mourir, son frère engagé dans la marine va être tué par les Arabes ; il pense toujours à sa mort. Il ne fait rien : "Je m'ennuie trop," dit-il ; il préfère jouer tout seul, les autres enfants le taquent trop, ce qui lui donne des maux de tête. L'idée de mourir l'obsède, et la voix de lui répéter : "Tue-toi, tue-toi, tu seras mort demain."

L'observation a été interrompue par la sortie de l'enfant réclamé par sa mère. Il est sorti de Sainte-Anne le 20 novembre avec le certificat suivant :

"Atteint de débilité mentale, n'offre plus d'hallucinations ni de délire et doit être rendu à sa mère qui le réclame."

La jeune personne dont j'ai parlé en commençant s'est suicidée en apparence pour une raison futile ; mais il y avait chez elle en réalité une disposition malade, une mélancolie s'était manifestée dès l'enfance et avait obligé son père à la retirer de la pension. Il en avait été de même chaque fois qu'on avait tenté de la mettre chez des étrangers. Si, en général, les causes des suicides sont mal élucidées, c'est que les familles ne les connaissent pas ou qu'elles ne désirent pas les révéler.

Que faire pour les jeunes sujets qui présentent des symptômes capables de faire redouter un irréparable malheur ? Et d'abord le pronostic est-il fatal ? On nous dit qu'il dépend du degré de dégénérescence que présenteront nos petits malades, d'où la nécessité de bien étudier l'histoire clinique de ces sujets et de les suivre de près avant de formuler un pronostic quelconque. Nuisibles à eux-mêmes, ces malades seront surveillés : on les isolera au besoin et on supprimera les causes, quand elles pourront être supprimées. Pas de surmenage intellectuel, pas de lectures capables de faire naître ou de réveiller l'impulsion morbide. On connaît l'influence de l'exemple et de l'imitation. A côté de ce traitement moral, on fera une large part à l'hygiène, à l'hydrothérapie et à l'endurcissement physique.

D^r PÉRIER.

GÉNÉROSITÉ DE SOUVERAINS

Les souverains, quoique à peu près également riches, ne sont pas tous aussi généreux. Le plus large à cet égard est le tzar Nicolas II. A Copenhague ou à Balmoral, où il va souvent se reposer, il ne donne jamais moins de vingt-cinq francs aux domestiques qui, même très indirectement, ont eu l'occasion de lui rendre un service quelconque. Quant à chacune des personnes attachées exclusivement à sa personne, il leur octroie un pourboire jamais inférieur à deux cents francs.

Le président Mac-Kinley est également très généreux.

Le roi Hambert et l'empereur François-Joseph sont assez durs "à la détente".

Mais le plus pingre de tous est Guillaume II qui ne donne jamais plus de deux ou trois marks comme pourboire. Il est vrai qu'il voyage beaucoup.